

Charles Fourier : l'utopie du phalanstère par Denis CLERC

Avec le phalanstère, sorte de coopérative par actions, Charles Fourier rêvait d'une nouvelle organisation sociale.

A première vue, c'était un illuminé. Qui d'autre qu'un illuminé aurait pu annoncer l'existence d'extraterrestres - les " *solariens* " - dont, à l'en croire, " *la supériorité tient principalement à un membre dont nous sommes privés et qui comporte l'échelle de propriétés suivantes : garantie en chute, arme puissante, ornement superbe, force gigantesque, dextérité infinie, concours et appui à tout mouvement du corps* " (1) ? Charles Fourier n'était pourtant pas seulement un illuminé, même si, dans son oeuvre prolifique, on trouve beaucoup d'autres passages du même tonneau : la création d'anti-lions et d'anti-requins, substitués aux lions et aux requins car domesticables ; le réchauffement des pôles de la planète en vue d'accroître la partie cultivable des terres ; la transformation de l'eau de mer en boisson acidulée, etc.

C'était seulement un utopiste, toujours prêt à croire à ses lubies et à ses désirs, incapable de faire la différence entre un projet et un rêve. Ce doux rêveur demeure pourtant, aujourd'hui encore, un des grands inspirateurs du socialisme " *associationniste* ", qui a donné naissance au mouvement coopératif moderne.

Investi d'une mission divine

Pourtant, rien ne le prédestinait à ce rôle. C'était, il faut bien le dire, un personnage falot : né à Besançon - comme Pierre-Joseph Proudhon, mais trente-sept ans plus tôt que ce dernier, en 1772 -, dans une famille de commerçants relativement fortunés, il doit renoncer à poursuivre sa formation au-delà de 15 ans pour succéder à son père, disparu prématurément. Le voilà donc apprenti, puis commis voyageur en draperies, puis, lorsque l'héritage paternel lui échoit, à 20 ans, commerçant en denrées coloniales. Mais il n'était guère doué pour le commerce : en six ans à peine, il perd tout, échappant, raconte-t-il, " *trois fois à la guillotine en racontant de beaux mensonges* " aux révolutionnaires qui en veulent à ses biens. Il lui faut alors travailler comme employé aux écritures, puis caissier. Il gardera de la nostalgie de n'avoir pu suivre une autre voie, plus intellectuelle, écrivant dans son premier livre, paru en 1808 (Théorie des quatre mouvements), avec quelque exagération d'ailleurs : " *Dieu a voulu (...) que la Théorie du Mouvement Universel échût en partage à un homme illettré [sic].* " Car il se persuada très tôt qu'il avait été choisi par Dieu pour révéler enfin aux hommes une vérité que ces derniers refusaient obstinément de discerner : " *Moi SEUL (2), j'aurai confondu vingt siècles d'imbécillité politique et c'est à moi seul que les générations présentes et futures devront l'initiative de leur immense bonheur. (...) Possesseur du livre des Destins, je viens dissiper les ténèbres politiques et morales, et sur les ruines des sciences incertaines j'élève la théorie de l'harmonie universelle.* "

Cette mission divine ne l'empêche pas de mener une vie d'une régularité de métronome. Célibataire endurci - ce qui explique peut-être les chapitres étonnants qu'il écrit sur la libération des mœurs (3) -, amoureux de l'uniforme et des défilés, qu'il suivait avec passion, il était d'une minutie extrême, pour ne pas dire maniaque, se contraignant à écrire chaque jour le même nombre de pages. Chaque jour, il rentrait chez lui " à midi sonnante", écrit Charles Gide (4), *parce que c'était l'heure qu'il avait fixée pour donner rendez-vous aux capitalistes qui seraient disposés à expérimenter son système... et il les attendit ponctuellement jusqu'à sa mort* ".

S'adapter aux passions de l'homme

Son système ? L'idée forte de Fourier est que les passions de l'homme - " *l'attraction passionnelle* ", dans son langage -, que l'on a tenté de discipliner, de dompter, de combattre, engendreront l'harmonie universelle le jour où, plutôt que de vouloir changer l'homme, on adaptera le milieu à la nature fondamentale de l'homme, telle que Dieu l'a pensée et voulue : " *Le bonheur sur lequel on a tant raisonné (ou plutôt déraisonné) consiste à avoir le plus de passions possibles, et les plus ardentes et les plus excessives, et à pouvoir les satisfaire toutes.* " Par exemple, dans la société " *civilisée* ", l'homme ne paraît guère attiré par le travail : c'est parce que la façon dont il est organisé rebute même les plus courageux : alors que les hommes aiment à changer souvent d'occupation, on leur impose un travail monotone et des tâches toujours perpétuellement identiques.

Ce besoin de changement - la " *papillonne* ", dans le langage de Fourier -, il convient donc de le mettre en oeuvre dans la société nouvelle, " *l'Etat sociétaire* " : " Au lieu d'un labeur de douze heures, à peine interrompu par un triste et chétif dîner, l'Etat sociétaire ne poussera jamais une séance de labeur au-delà d'une heure et demie ou deux heures au plus ; encore y répandra-t-il une foule d'agréments, des réunions des deux sexes terminées par un repas local, au sortir duquel on passera à une séance de nouveaux plaisirs " (Théorie de l'unité universelle, Librairie sociétaire, 1838, t. 3, p. 405). Il faudra tenir compte aussi de deux autres passions essentielles : la " *cabaliste* " (la passion de l'intrigue, des rivalités, qui engendre " *l'essor actif des idées, la prestesse des actions, des résolutions* ") et la " *composite* ", qui mêle " *plaisir des sens et de l'âme* ", bonne chère et stimulation intellectuelle.

C'est sur ces passions qu'il faut organiser l'ordre social nouveau : le travail deviendra alors plaisir, en raison de la variété des tâches que chacun aura à exercer, de l'aspect ludique que suscitera la compétition (dénudée de tout enjeu social) entre les groupes qui se composeront librement et des jouissances à la fois sensuelles et esthétiques dont il s'accompagnera. Chez Fourier, l'économie est seconde : elle résulte des passions. Il faut donc imaginer des structures et des règles qui permettent de vivre les passions et d'en tirer des fruits productifs.

Le phalanstère, ou le travail-plaisir

Ainsi, pour mettre en oeuvre ce travail-plaisir, Fourier imagine le " *phalanstère* ". Il s'agit d'un lieu associant logement et travail pour un " *phalange* ", soit 1 500 à 1 600 personnes - 400 familles, les unes pauvres, les autres riches. Pourquoi 400 ? Pour bénéficier au maximum d'économies d'échelle, diraient les économistes contemporains, " *les économies ne pouvant naître que des grandes réunions* ", dit Fourier. Car ces familles doivent pouvoir disposer, au sein du phalanstère, d'un même toit et d'une même table, un peu à la façon d'un vaste hôtel, " *en remplaçant la mesquine et onéreuse institution du ménage familial par de*

grands services collectifs, cuisine, chauffage, éclairage, bains, et tout le service domestique proprement dit ", commente Charles Gide (5).

Dans ce " *palais* " (autre terme qu'utilise Fourier), outre les logements proprement dits, on trouvera donc " *salles de repas, de bourse, de conseil, de bibliothèque, d'étude, etc.* ". Mais aussi " *temple, télégraphe, pigeons de correspondance, carillon de cérémonies, observatoire* ", salles de bal, de même que des salles destinées à contenir " *tous les rassemblements industriels d'enfants, qui sont communément très bruyants en industrie et même en musique* ".

Pourquoi cette mixité sociale, ce mélange de riches et de pauvres ? Pour que ceux-ci accèdent au confort et ceux-là à l'humanité, répond en substance Fourier, affirmation qui laisse Charles Gide dubitatif : " *C'est une psychologie un peu simpliste de croire que, par le voisinage des riches, les pauvres vont devenir aimables et polis et que les riches seront plus heureux.* "

Mais le phalanstère n'est pas seulement un lieu de vie : c'est aussi un lieu de travail où l'on pratiquera assidûment la " *papillonne* ", la " *cabaliste* " et la " *composite* ", bref, un lieu où le travail sera varié, source de rivalité et de jeux compétitifs et d'occasion de réjouissances communes. Fourier détaille longuement les activités agricoles qui seront privilégiées (arboriculture et horticulture notamment) et qui impliquent que le phalanstère se compose d'un domaine d'environ 500 hectares de surface.

Pour bénéficier au maximum d'économies d'échelle dans la production, chacun sera amené à se spécialiser étroitement (" *que la division du travail soit portée au suprême degré* " : il y aura ainsi des " *choutistes* ", des " *ravistes* ", des " *cerisistes* "). Mais, conformément au principe de la " *papillonne* ", cette spécialisation s'accompagnera d'une alternance des travaux, de sorte que chacun passe souvent d'une activité à une autre : " *Que les séances industrielles soient variées environ huit fois par jour, l'enthousiasme ne pouvant se soutenir plus d'une heure et demie ou deux heures dans l'exercice d'une fonction agricole ou manufacturière.* "

Une coopération volontaire

On pourrait ainsi multiplier les détails, desquels Fourier n'est pas avare, tant il cherche à persuader le lecteur que tout cela est à la fois rationnel, faisable et à portée de main. Ce serait pourtant passer à côté de l'essentiel : pour Fourier, l'ensemble de l'organisation à laquelle il pense - pour la production comme pour la consommation - repose sur la coopération volontaire, qu'il appelle " *l'association industrielle* ". Ce qu'il nous décrit, au fond, c'est un ensemble emboîté de coopératives de production (moyens de production communs, organisation collective du travail), de coopératives de consommation (puisque les services collectifs de restauration, de chauffage et de logement s'appuient sur des biens et des services achetés en commun) et de coopératives de logement.

Le circuit court, de la production vers la consommation et le logement, ajouté aux économies d'échelle liées aux formes d'habitat et de consommation, ainsi qu'aux récoltes doublées, voire quadruplées (comme il l'annonce dans le titre même du dernier livre qu'il ait publié de son vivant) que produira le travail-plaisir, tout cela devrait, selon Fourier, faire merveille. Aussi voit-il le phalanstère comme une société par actions aux dividendes fabuleux : 30 % au moins, promet-il aux financeurs éventuels, qu'il tente d'attirer (6). Mais ces revenus n'iront pas tous au capital : comme il n'y aura plus de salariés, seulement des associés prenant part à l'oeuvre

commune, les travailleurs percevront 5/12 du produit net, le capital, 4/12, et le talent - la direction, les cadres -, 3/12.

Une marchandisation des relations internes

Ce que préconise Fourier, c'est donc une " *marchandisation* " des relations internes au phalanstère, l'ensemble des services collectifs fournis par la coopérative de consommation et de logement étant payés par les usagers, grâce aux gains que leur procure la coopérative de production. Pas question, donc, de supprimer les inégalités : au sein du phalanstère, il y aura toujours des riches et des pauvres, même si des règles particulières permettront de " *faire aux sociétaires pauvres l'avance d'un minimum, avec la certitude qu'ils auront gagné plus que leur dépense à la fin de l'année* ". Pas question, non plus, de supprimer le marché : tout est vendu et, si le salariat est aboli, l'actionnariat ouvrier le remplace. Pas davantage question de supprimer la propriété privée : il s'agit au contraire de la généraliser, chacun ayant vocation à devenir actionnaire, de manière à ce que " *le pauvre (...), ne possédât-il qu'une parcelle d'action, qu'un vingtième, est propriétaire du canton entier en participation. Il peut dire : " Nos terres, notre palais, notre château, nos forêts, nos fabriques " : tout est sa propriété* ". Pas question, enfin, de supprimer la hiérarchie : chaque travailleur pourra espérer devenir directeur ou cadre, puisqu'il s'agira de fonctions électives, mais chacun devra travailler selon un type d'organisation fixé par la hiérarchie.

Nous voici bien loin, on le voit, des systèmes collectivistes prônés alors par de nombreux socialistes, à commencer par Richard Owen (7). A vrai dire, Charles Fourier, même s'il prend quelque distance avec le slogan libéral " *laissez faire les marchands* " (c'est l'expression qu'il utilise dans *Théorie des quatre mouvements*), croit davantage à l'initiative des hommes associés qu'au recours à l'Etat, terme qu'il n'utilise jamais dans ses écrits. A ce titre, il mérite bien l'appréciation de Charles Gide, qui estimait que c'était " *le plus bourgeois des socialistes, si tant est même qu'on puisse lui donner ce nom de socialiste qu'en tout cas il n'a jamais pris* "(8).

Notes :

(1) *Fausse industrie*, t. 2, 1836, p. 5.

(2) Les majuscules figurent dans le texte de Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, 1841, 2e éd., p. 285.

(3) " *Les amours civilisés* (sic), dans le mariage, au bout de quelques mois et peut-être dès le second jour, ne sont souvent que brutalité pure, accouplement d'occasion, provoqué par la chaîne domestique, sans aucune illusion ni d'esprit ni du coeur : effet très ordinaire chez la masse du peuple, où les époux affadis, bourrus et se querellant pendant le jour, se réconcilient forcément au chevet, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter deux lits, et que le contact, le brut aiguillon des sens, triomphe un instant de la satiété conjugale. Si c'est de l'amour, c'est du plus matériel et du plus trivial ", *Théorie de l'unité universelle*, Librairie sociétaire, 1838, t. 4, p. 462.

(4) Dans son introduction aux *OEuvres choisies* de Charles Fourier, qu'il a publiées chez Guillaumin en 1889. La citation figure p. VI de cette introduction. Cet article doit beaucoup au texte de Gide.

(5) Dans son *Histoire des doctrines économiques*, écrit en collaboration avec Charles Rist, éd. Sirey, 1944, 6e éd., p. 272.

(6) Dans son introduction aux *OEuvres choisies*, déjà citée, Gide ne peut s'empêcher de penser que " tout cela ressemble un peu trop à ces prospectus de sociétés véreuses que l'on voit pulluler à la veille des krach financiers ", p. XLII.

(7) Grand patron anglais et promoteur d'une forme de socialisme coopératif visant à supprimer le profit et la monnaie. Voir " *Robert Owen, le meilleur remède à la crise : partager les profits* ", *Alternatives Economiques* No 138, juin 1996.

(8) *Histoire des doctrines économiques*, p. 271.

La postérité de Charles Fourier

Les disciples de Fourier se sont groupés à la fin des années 20 dans ce qu'ils appelaient " *l'école sociétaire* ", dont les membres les plus connus ont été Victor Considérant et André Godin. Le premier fut un infatigable propagandiste des théories de Fourier et l'auteur d'une Doctrine sociale qui eut quelque succès. Il entreprit de nombreuses tournées de conférences dans les principales villes françaises : ainsi, à Dijon, un admirateur anonyme tira d'une conférence de Considérant, en 1841, un opuscule, *Exposition abrégée du système phalanstérien de Fourier*, dans lequel on lit : " *Nous croyons que M. Considérant a été assez heureux pour faire naître dans la majorité des esprits le désir et, dans quelques-uns, l'espoir de voir une réalisation prochaine* " d'un phalanstère. Espoir et désir déçus.

André Godin, de son côté, créa en 1859 à Guise (Pas-de-Calais) le Familistère. Cette tentative de phalanstère ouvrier qui fabriquait des appareils de chauffage (les poêles Godin, qui existent toujours) est devenue coopérative ouvrière à sa mort, en 1888. Installé dans un superbe parc, le Familistère comprenait école, crèche, théâtre et coopérative de consommation.

Louis-Napoléon Bonaparte, le futur Napoléon III, fut un temps membre de l'école sociétaire. Du vivant de Fourier, en 1832, il y eut une tentative de phalanstère, sous l'impulsion de Baudet-Daulaury, qui acheta 500 hectares à Condé-sur-Vesgres, près de Rambouillet, mais, faute de capitaux, il ne put construire le " *palais* " projeté. Fourier, d'ailleurs, désavoua cette tentative, estimant que les plans du futur palais n'étaient pas conformes à son projet. Charles Gide évoque des réalisations en Algérie, mais sans fournir de détail. Aux Etats-Unis, en revanche, sous l'impulsion du directeur du New York Tribune, Horace Greeley, et d'Albert Brisbane, il y eut une floraison de communautés fouriéristes (jusqu'à trente), mais aucune n'eut d'existence autre qu'éphémère. C'est plutôt par le syndicalisme (avec The Knights of Labor, les chevaliers du travail) et le mouvement coopératif que le fouriérisme eut une influence dans le Nouveau Monde.

Finalement, si Fourier a fait école, c'est moins dans l'ingénierie sociale que dans des réalisations très concrètes, comme les jardins d'enfants (dont l'initiateur fut un de ses disciples allemands, E. Froebel), les cités-jardins et, bien sûr, les coopératives de production.

Charles Fourier : une oeuvre prolifique

Entre 1808, date de publication de son premier livre (Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, dont il existe actuellement une édition disponible chez Pauvert et une autre aux Presses du réel), et sa mort, en 1837, Fourier a beaucoup écrit : une édition complète de ses oeuvres existe (chez Slatkine éditeur, à Genève), qui comprend douze volumes, soit 6 700 pages. Mais la majeure partie de ces écrits n'a pas été publiée de son vivant, ou seulement sous forme d'articles dans son journal : La Phalange. Les éditeurs actuels se sont contentés de reprendre des morceaux plus ou moins disparates de textes susceptibles d'attirer le chaland.

Ainsi, cette Hiérarchie du cocuage (aux Presses du réel), publiée chez un autre éditeur sous une forme légèrement différente et avec un autre titre, Tableau analytique du cocuage, où Fourier décrit les 70 sortes de cocus qu'il a répertoriées. De la même eau, on trouvera Le nouveau monde amoureux (éd. Stock), sans doute le plus connu de ses livres, mais qui ne présente qu'un intérêt très secondaire, ou Vers la liberté en amour (éd. Gallimard), autre montage de textes posthumes. Les livres importants du point de vue des sciences sociales, à une exception près, ne sont malheureusement plus édités (sauf comme partie des OEuvres complètes). Il s'agit de La théorie de l'unité universelle (paru initialement en 1822 sous le titre L'association domestique agricole et repris et longuement augmenté par Fourier, qui ne craignait pas les redites, au point d'en faire un livre en quatre volumes). En 1829, Fourier a publié Le nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées, dont une édition existe chez Flammarion. Enfin, en 1835, puis en 1836, paraissaient les deux tomes de La fausse industrie, morcelée, répugnante, mensongère et l'antidote, l'industrie naturelle combinée, attrayante, véridique, donnant quadruple produit.

Parmi les livres consacrés à Fourier, il vaut la peine de signaler celui, récent, de Patrick Tacussel, Charles Fourier, le jeu des passions (éd. Desclée de Brouwer, 2000, 105 F), qui souligne l'influence de Fourier dans les sciences humaines de son époque et l'actualité de son rêve utopique, en particulier dans le domaine de la critique de la société de consommation. S'il est permis de ne pas partager l'engouement de l'auteur pour la " *sociologie sérielle* " de Fourier, comme lui on conviendra que " *sans la liberté de rêver, l'aventure humaine s'abandonne à la monotonie* ". Fourier fut un grand rêveur, mais aussi un grand analyste de l'âme humaine.